



Vivre libre ou mourir

Le combat d'un esclave pour la liberté

Un récit de
Thierry Aprile
illustré par
Erwan Fagès

États-Unis, milieu du 19^e siècle.
Séparé de ses parents depuis la
naissance, Frederick vit au service
d'un maître blanc, aussi riche que cruel.
Mais le jeune esclave a la chance d'avoir
appris à lire et à écrire... Une force qui lui
permettra de se libérer de ses chaînes.
Cette histoire s'inspire des mémoires de
Frederick Douglass, publiées en 1845.

*L'auteur de ce récit, Thierry Aprile, est professeur agrégé d'histoire. Il a aussi publié
Sur les traces des pirates, Sur les traces de Louis XIV, Sur les traces d'Aladdin,
Pendant la Révolution industrielle et Pendant la Grande Guerre, chez Gallimard Jeunesse.*



- **1818** : date supposée de la naissance de Frederick Douglass.
- **1837** : rencontre avec Anna, une femme noire libre, avec qui il prépare sa fuite.
- **1838** : avec de faux papiers, il rejoint New York.
- **1841** : Douglass prononce son premier discours contre l'esclavage.
- **1845** : il publie son autobiographie et se réfugie en Grande-Bretagne.
- **1846** : Douglass rentre aux États-Unis et fonde un journal abolitionniste.
- **1852** : parution de *La Case de l'oncle Tom*, de Harriet Beecher Stowe. Ce roman qui dénonce l'esclavage connaît un immense succès.
- **1861-1865** : guerre de Sécession. Douglass est alors conseiller du président Abraham Lincoln.
- **1865** : abolition de l'esclavage aux États-Unis.
- **1895** : mort de Frederick Douglass, à Washington.



Frederick Douglass



Thomas Auld

1/Souvenirs d'enfance

NEW BEDFORD (ÉTAT DU MASSACHUSETTS), SEPTEMBRE 1845

Je viens enfin de poser ma plume et d'achever ainsi le récit des vingt premières années de ma vie. Le temps où l'on m'appelait encore Frederick Bailey est révolu. Entouré de ma femme et de mes enfants, je suis aujourd'hui définitivement libéré des chaînes de l'esclavage, un homme neuf, avec le nouveau nom que j'ai choisi*. Je m'appelle désormais Frederick Douglass. Je veux que le monde entier connaisse mon histoire et comprenne l'enfer de l'esclavage!

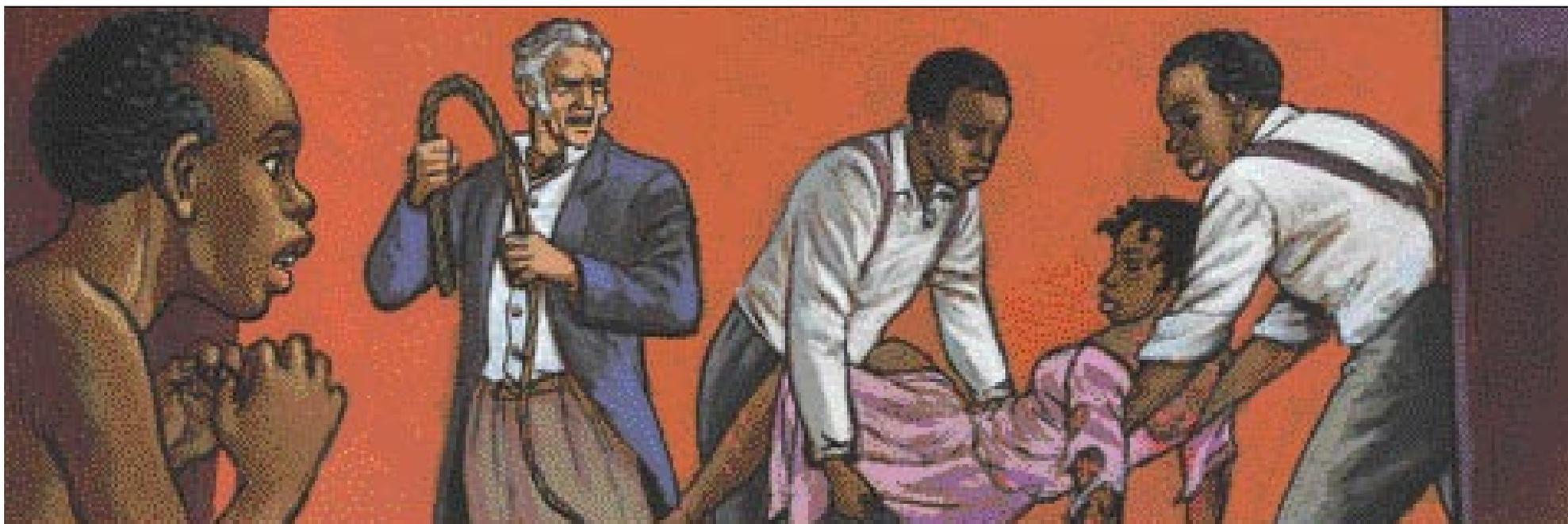
•••

Je garde peu de souvenirs de mes premières années, de ma vie d'enfant à la plantation**. Mon maître, Anthony Lloyd, était le plus riche propriétaire du comté de Talbot, dans l'État du Maryland.

Je n'ai pas eu la chance de connaître mes parents : mon père était un maître blanc, à qui je dois la couleur métissée de ma peau, et ma mère, conformément à la terrible coutume***, avait été envoyée dans une ferme

* Bailey est le nom de famille de la mère de Frederick. Comme la plupart des esclaves en fuite, il est obligé de changer d'identité pour échapper à son maître.

** Voir fiche. *** Les enfants esclaves étaient fréquemment séparés de leurs parents.



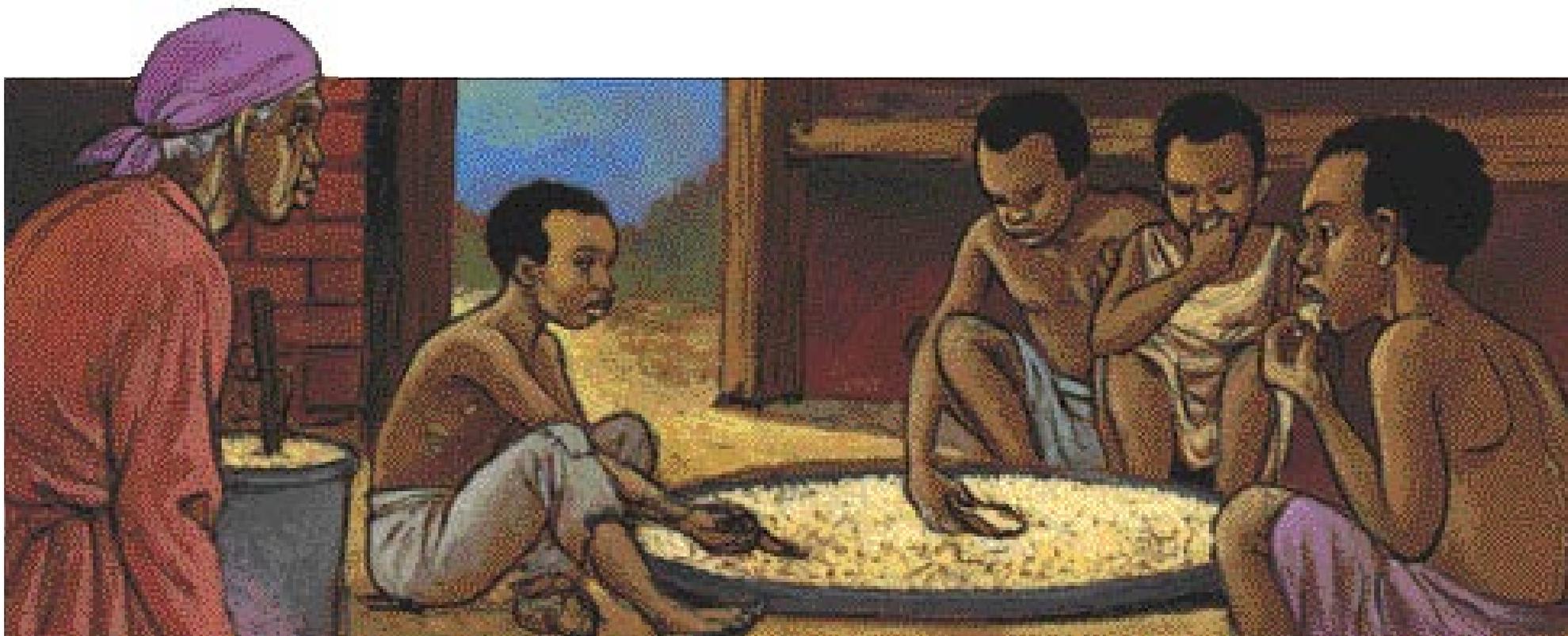
éloignée de celle où je vivais. Je me souviens juste d'une femme qui venait parfois la nuit me tirer de mon sommeil pour me serrer dans ses bras. C'est ma grand-mère, chargée d'élever tous les enfants des esclaves de la plantation, qui m'a appris ensuite que cette femme était ma mère.

Je me souviens de la violence. Une scène ne s'effacera jamais de ma mémoire. Une nuit, j'ai été réveillé en sursaut par une voix d'homme. Dans la pièce d'à côté, mon maître, un fouet à la main, le visage déformé par la colère, hurlait :

– Je t'avais interdit de quitter la maison la nuit ! Je vais t'apprendre à désobéir à mes ordres !

Aussitôt retentit le claquement terrible des lourdes lanières de cuir. Un coup, deux coups, dix coups, trente coups... des cris, des pleurs et soudain, le silence. En m'approchant de la porte, j'ai vu les domestiques soulever avec précaution le corps d'une jeune femme évanouie et l'emporter pour panser ses plaies. Terrorisé, je me suis réfugié dans un placard où je suis resté, à attendre le jour, recroquevillé et tremblant. J'ai su plus tard que cette femme était ma tante. Aujourd'hui, j'entends encore distinctement ses hurlements et les jurons de mon maître, qui la fouettait pour la faire crier et continuait de la battre pour la faire taire.

Je me souviens du froid. Été comme hiver, j'étais vêtu

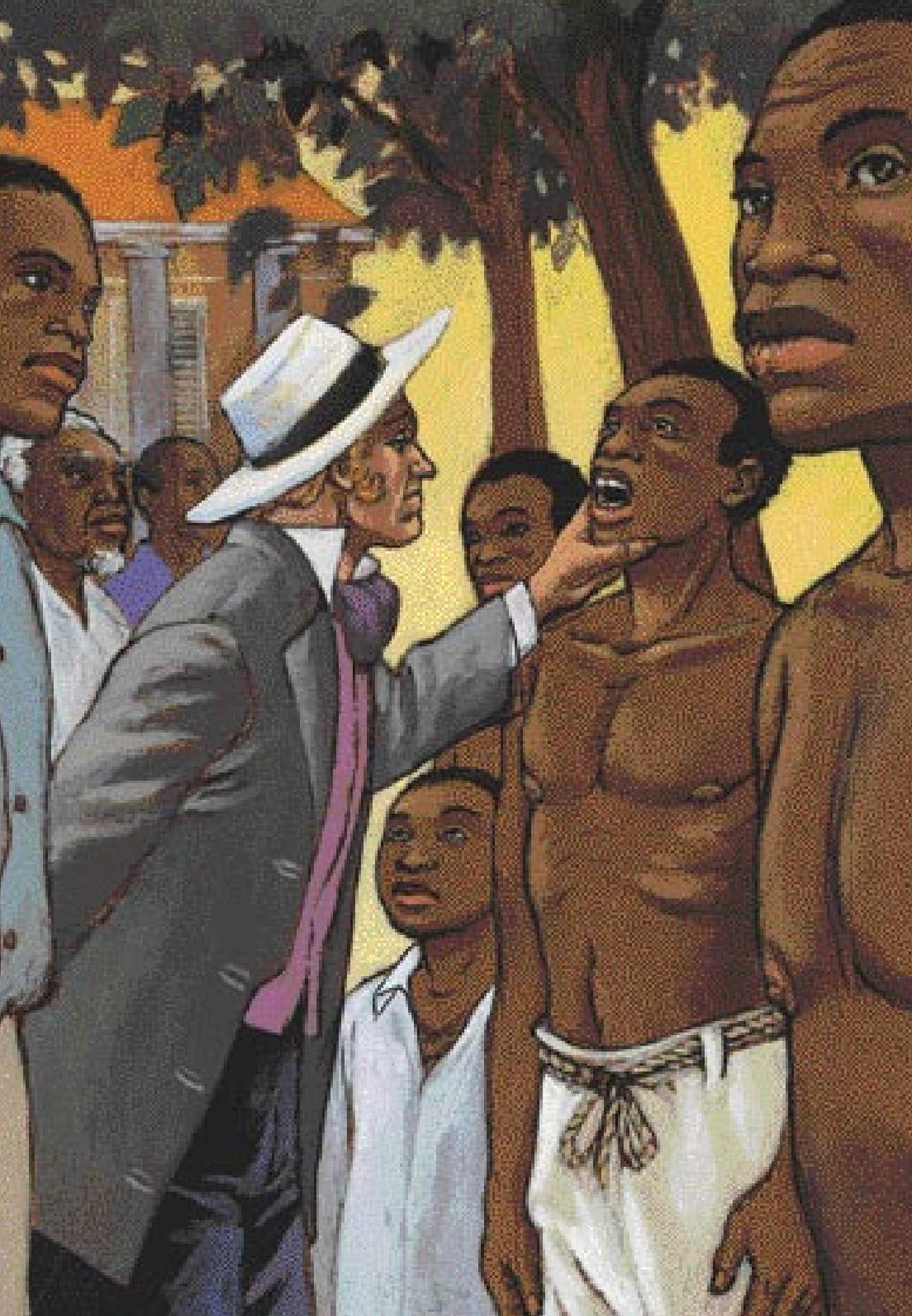


d'une simple étoffe qui grattait la peau, autant dire presque nu. Et il n'était pas question de la remplacer quand elle était abîmée. Quand la nuit était vraiment trop froide, je volais un sac utilisé pour transporter le maïs au moulin. Je me glissais à l'intérieur et je dormais à même le sol. Le gel a tellement craquelé mes pieds que la plume avec laquelle j'écris pourrait tenir dans leurs crevasses.

Je me souviens de la faim. On se nourrissait d'une farine de maïs bouillie versée dans un grand plateau de bois posé par terre. Ma grand-mère appelait alors tous les enfants qui accouraient et se jetaient sur la nourriture.

Aucun d'entre nous n'avait de cuillère, et il fallait se débrouiller avec une coquille d'huître, une lamelle de bois ou tout simplement avec ses mains. Même les plus rapides et les plus forts qui écartaient les autres ne mangeaient pas à leur faim...

Je devais commencer à travailler aux champs vers l'âge de 10 ans, comme les autres enfants. En attendant, j'étais domestique dans la maison de mon maître. Je n'y étais pas trop maltraité, mais je savais qu'en grandissant j'entrerais à mon tour dans le troupeau des esclaves. Pour les Blancs, nous avons bien moins de valeur que leurs magnifiques chevaux.



2/Mes nouveaux maîtres

L'événement qui a changé le cours de ma vie pourrait paraître banal : il a été pour moi une chance extraordinaire.

J'avais 7 ou 8 ans quand mon premier maître est mort. Ses héritiers devaient se partager ses biens. Tous les esclaves ont été réunis. On nous a tous mis en rang pour nous évaluer, en nous examinant des pieds à la tête, en tâtant nos muscles, en observant nos dents. Hommes et femmes, jeunes et vieux, mariés et célibataires ont été alignés à côté des animaux, des chevaux, des moutons et des porcs. La répartition a duré presque toute la journée. Ce n'est que tard dans la soirée que j'ai su que Thomas Auld reprenait la plantation. J'étais désormais sa propriété et il décida que j'irais travailler chez son frère Hugh et sa femme Sophie, à Baltimore.

Baltimore! La grande ville où mon maître expédiait le tabac, le maïs, le coton, cultivés par les esclaves de ses nombreuses fermes. Je n'ai eu que trois jours pour me préparer, mais ils m'ont semblé une éternité tant j'étais impatient de prendre le bateau!



À mon arrivée, monsieur Hugh m'annonça ce que j'aurais à faire : entretenir la maison, tenir compagnie à son jeune fils – il avait à peu près mon âge –, faire les courses... et servir son épouse. Ma maîtresse Sophie n'avait jamais eu d'esclaves : elle ne savait pas trop comment s'y prendre avec moi. Elle me parlait avec douceur. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'utiliser le fouet avec lequel les maîtres ont l'habitude de « parler » aux esclaves. Au bout de quelques mois, elle a même imaginé de m'apprendre l'alphabet.

Un après-midi, elle me faisait épeler des mots lorsque son mari arriva à l'improviste et nous surprit. Il entra aussitôt dans une violente colère :

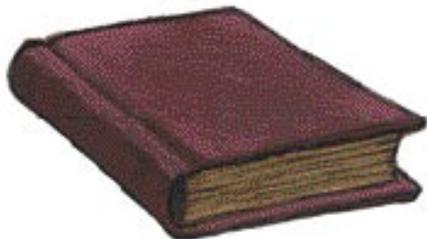
– N'êtes-vous pas devenue folle, ma femme ? La seule chose qu'un nègre doit savoir, c'est obéir à son maître. S'il apprend à lire, il contestera les ordres et il perdra toute valeur. L'instruction ne peut que le rendre malheureux car il se rendra compte de sa condition... Ces dures paroles ont fait naître en moi une idée qui ne m'a jamais quitté depuis : c'est de l'instruction que l'homme blanc tire son pouvoir de réduire l'homme noir en esclavage !

Ma maîtresse, docile, a tout fait ensuite pour m'empêcher d'étudier en cachant tous les livres de la maison. Mais c'était déjà trop tard ! Non loin de là vivaient des garçons blancs de mon âge, très pauvres mais libres. En échange

de morceaux de pain dérobés chez mes maîtres, ils m'ont enseigné ce qu'eux-mêmes apprenaient à l'école. Un jour, par hasard, j'ai ramassé un livre*. Je l'ai lu des centaines de fois... Par mes lectures, j'ai appris que nos maîtres étaient de véritables voleurs, qu'ils étaient partis en Afrique pour nous arracher à nos familles et nous avaient réduits en esclavage sur une terre inconnue. J'ai appris aussi que certains Blancs réclamaient l'abolition**.

Apprendre à écrire a été plus difficile. Le fils de mon maître avait grandi et je n'étais plus aussi utile à la maison. Son père m'a donc loué*** au responsable d'un chantier naval. Mon cahier d'écriture à l'époque était la palissade de bois, le mur de brique, le pavé ; ma plume et mon encre, un morceau de craie.

Ainsi, c'est de la colère de monsieur Hugh que sont nés mon désir d'apprendre et mon rêve de liberté. Mais il n'avait pas tout à fait tort : il me semblait parfois tellement impossible de gagner ma liberté que je me prenais à envier l'ignorance et la résignation de mes compagnons d'esclavage.



* Il s'agit d'un recueil de discours pour apprendre à bien parler en public.

** La libération de tous les esclaves.

*** Les maîtres pouvaient louer leurs esclaves en échange d'un loyer en argent.

3/Retour à la plantation

Quelques années plus tard, Thomas Auld a exigé que je quitte Hugh et Sophie pour revenir dans sa ferme.

En arrivant sur les lieux de mon enfance, j'ai découvert que ma grand-mère était morte. Elle était restée toute sa vie au service du même maître ; ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants lui avaient été arrachés et elle avait passé ses dernières années, seule, abandonnée de tous dans une petite hutte où elle recevait à peine de quoi se nourrir.

Car Thomas Auld était un homme cruel. Il prenait un malin plaisir à ne pas donner suffisamment à manger à ses esclaves : pour survivre, nous étions obligés de mendier ou de voler notre nourriture.

– Tu es encore allé traîner chez le voisin ? gronda-t-il un jour, très en colère.

– Votre cheval s'est échappé, maître. Il a bien fallu que j'aille le chercher.

– Ne me prends pas pour un imbécile ! Je sais bien que tu l'as fait exprès !



Pour une fois, il avait raison : chaque fois que je le pouvais, j'allais ouvrir les portes du box de son cheval. Aussitôt, l'animal galopait vers la propriété d'à côté, où il était né. Là-bas, je savais que les esclaves me donneraient de quoi manger.

Monsieur Thomas se méfiait de moi. Je suis certain qu'il pouvait lire dans mon regard tout le mépris qu'il m'inspirait. Mais, comme j'étais déjà grand et fort pour mes 15 ans, mon maître n'osait en général pas user de son fouet avec moi. Aujourd'hui toutefois, c'en était trop :

– Tu n'es qu'un bon à rien, hurla-t-il en levant la main, l'année prochaine, je vais te louer à Ed Covey, tu sais,

le « briseur de nègres » ! On verra bien si tu oses encore me défier après un séjour chez lui...

Voilà comment je me suis retrouvé à travailler dans les champs. Nous nous levions avec le soleil, réveillés tantôt par une sonnerie de cor, tantôt par des coups de bâton, pour ne rentrer qu'à la nuit tombée, exténués, juste bons à nous écrouler jusqu'au lendemain. La réputation de Covey n'était pas usurpée. Il nous surveillait constamment. Il semblait être partout, derrière chaque arbre, chaque buisson, chaque fenêtre de la plantation. Rien ne lui échappait. Il pouvait surgir à n'importe quel moment pour nous houspiller :

– Plus vite, plus vite, bande de fainéants !

Son fouet à la main, il se tenait prêt à nous corriger au moindre signe de fatigue. Et Dieu sait si nous étions éreintés... Alors, pour nous donner du courage, nous chantions. Ces chants* nous faisaient oublier notre douleur, notre malheur.

Le dimanche était notre unique jour de repos. J'en profitais pour aller, seul, dans la baie, près du rivage. J'enviais les navires qui partaient vers le large, poussés par le vent : parviendrais-je moi aussi à rompre mes amarres ? Un rêve qui me semblait de plus en plus inaccessible, jusqu'au jour où...



* Une fois convertis à la religion chrétienne, les esclaves ont mélangé leurs chants et les récits de la Bible : ils ont donné naissance aux « negro spirituals », puis au gospel.

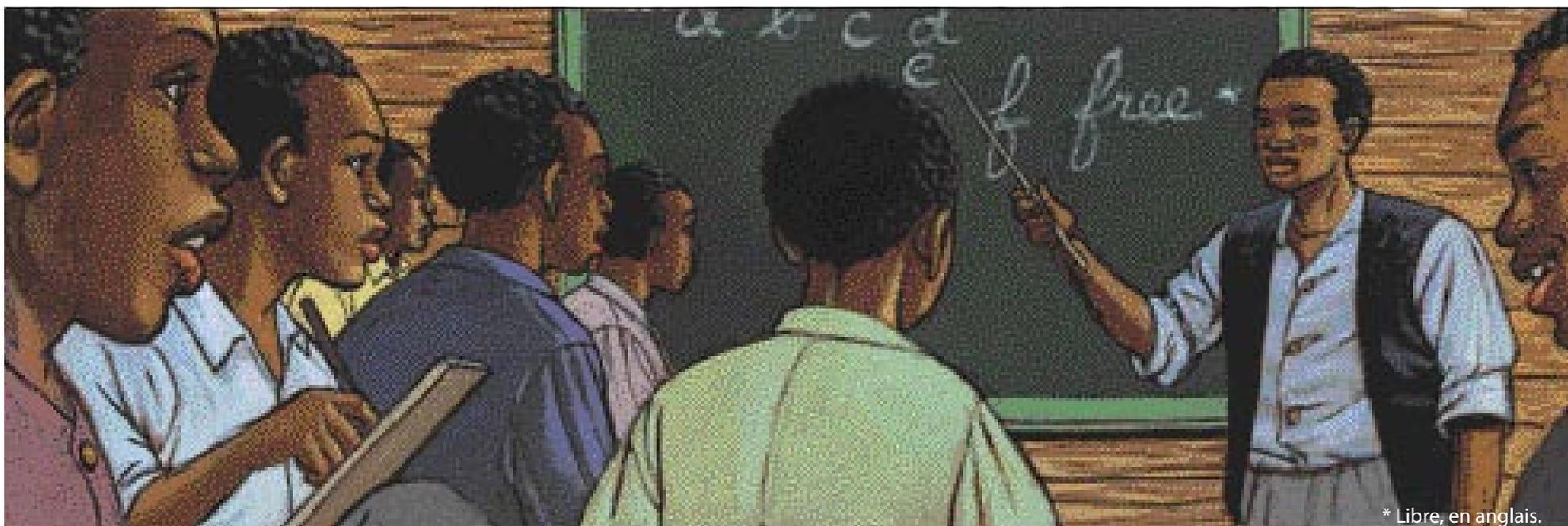
4/La révolte

C'était au mois d'août, il faisait une chaleur écrasante, nous étions occupés à vanner* le blé. J'étais chargé de porter les lourds sacs de grains. Mon fardeau sur le dos, j'avais du mal à avancer. De grosses perles de sueur roulaient le long de mon visage. Après trois heures d'efforts, ma tête s'est mise à tourner. Je n'en pouvais plus. Saisi de vertiges, je me suis effondré et j'ai rampé, tant bien que mal, jusqu'à un poteau de la clôture pour trouver un filet d'ombre. Aussitôt, Covey s'est rué sur moi.

– Tiens, prends ça ! rugit-il en faisant claquer son fouet.

Et comme si ça ne suffisait pas, il est venu le soir même me harceler dans la grange. Mais, cette fois, j'ai trouvé le courage de lui résister. Pendant plus d'une heure, nous nous sommes battus à coups de poing, de pied... J'étais plus jeune, plus agile et plus endurant que lui. Il a fini par capituler. Ce jour-là, le maître a déclaré forfait avant l'esclave. Pour moi, c'était une grande victoire.

* Débarrasser le blé des poussières et des impuretés en le secouant dans une machine.



* Libre, en anglais.

Je n'ai jamais compris pourquoi mais, par la suite, Covey a préféré faire comme si rien ne s'était passé. Pourtant, il aurait pu me traduire en justice, car c'est un crime pour un esclave de s'opposer à son maître. Peut-être tenait-il trop à sa réputation de « briseur de nègres » et craignait-il que tout le monde ne sache qu'un jeune garçon avait défié son autorité. Après cette bagarre, il n'a plus jamais osé lever la main sur moi. Les deux années suivantes, j'ai été loué par un autre fermier, monsieur Freeland. Chez lui, on travaillait autant qu'ailleurs, mais au moins on était un peu mieux traités. Dans sa ferme, je me suis fait de vrais amis. Évoquer leur souvenir me fait monter les larmes aux yeux !

Henry, John, Charles, mes chers compagnons, avaient réussi à me persuader que je pouvais leur apprendre à lire. Bien sûr, ce projet n'a pas plu à nos maîtres ! Mais nous avons réussi à ouvrir une classe dans une maison voisine, chez un Noir libre*. Chaque dimanche, et quelques soirs par semaine, jusqu'à 40 élèves se réunissaient ici... Pourtant, chacun d'eux savait que, s'il se faisait prendre, la punition serait sans pitié ! Avec mes amis, nous avons des projets encore plus fous ! Ensemble, nous allons peut-être réaliser mon rêve : nous échapper, fuir ces plantations, devenir enfin libres. Pendant un an, nous avons longuement mûri notre plan, discutant chacun de ses aspects, essayant d'évaluer tous

* Les maîtres pouvaient affranchir leurs esclaves et les rendre libres.



les risques. Il s'agissait d'« emprunter » une barque à notre maître, de traverser la baie en se faisant passer pour des pêcheurs et de franchir ainsi les frontières de l'État. J'avais rédigé avec la plus grande application un laissez-passer* à présenter en cas d'arrestation :

*« Ce document certifie que j'ai donné à son porteur,
mon serviteur, la liberté de se rendre à Baltimore
pour y passer les fêtes de Pâques.*

Écrit de ma main.

William Freeland

Comté de Talbot

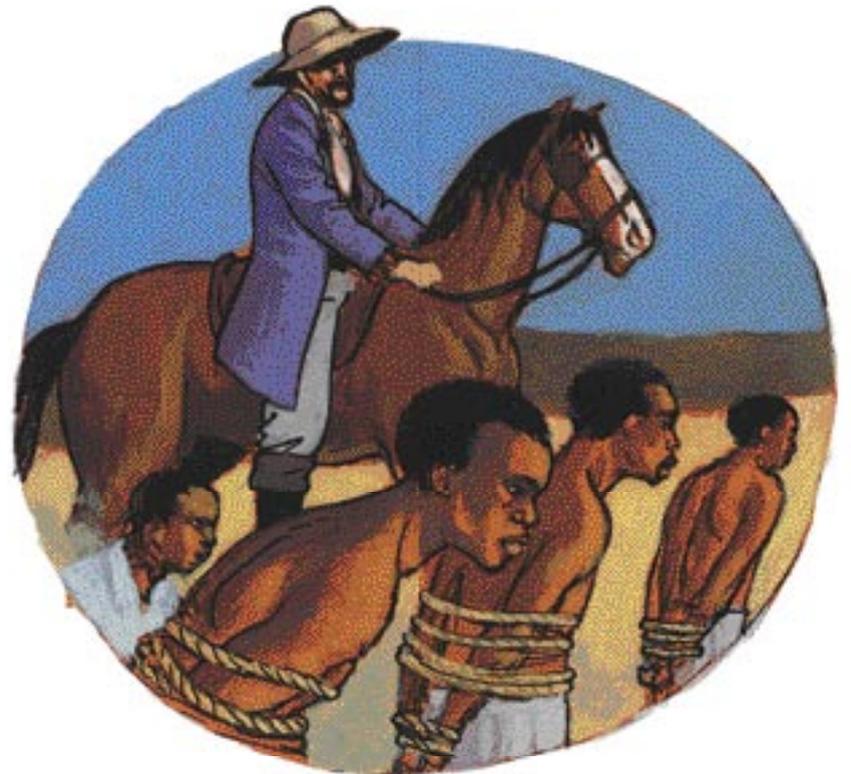
Maryland »

Dix fois, cent fois nous avons voulu abandonner, mais l'attrait de la liberté était plus fort que la peur. Nous nous étions jurés de vivre libres ou de mourir.

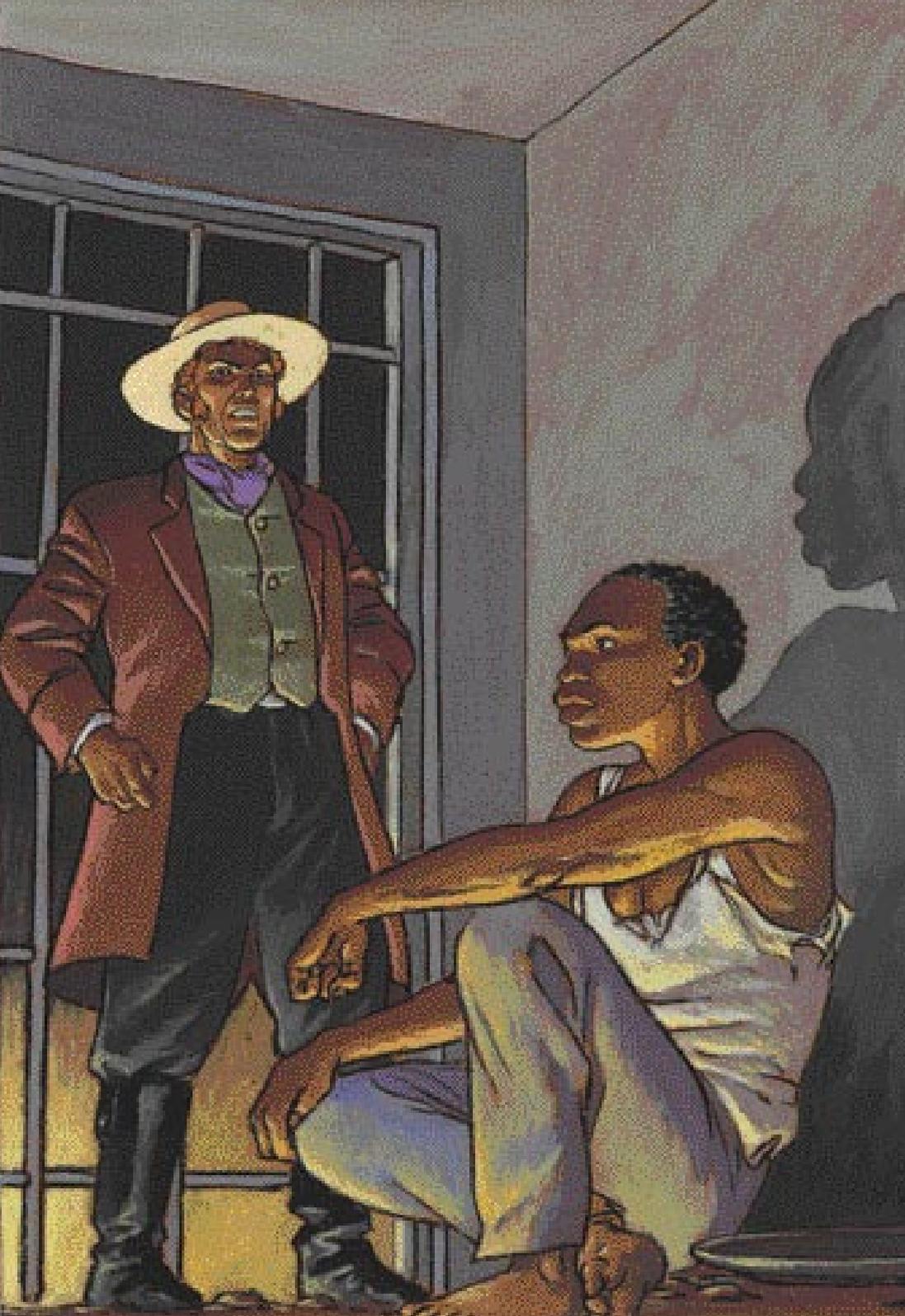
Le matin du départ, quatre Blancs à cheval sont arrivés dans la cour, en soulevant un nuage de poussière. Monsieur Freeland nous a fait appeler.

– Hé, vous! Sortez de là, il y a là des messieurs qui veulent vous voir!

Quelqu'un nous avait dénoncés. Les Blancs nous ont immédiatement ligotés pour nous conduire en prison.



* Les esclaves n'avaient pas le droit de circuler seuls, sauf quand ils avaient une autorisation de leurs maîtres.

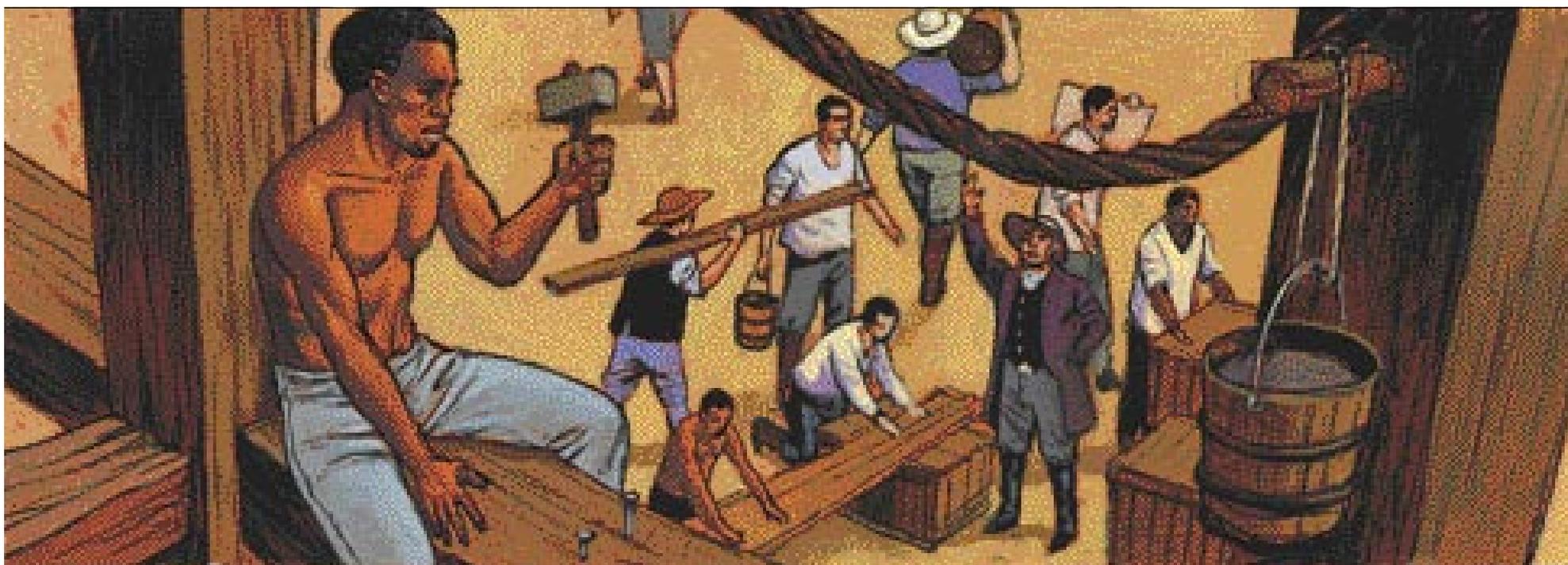


5/Vers la liberté

À peine arrivés à la prison du comté de Talbot, des marchands d'esclaves ont voulu nous acheter. C'était le sort réservé à ceux qui tentaient de s'enfuir : leurs maîtres les mettaient en vente, à très bas prix. Moi qui, peu de temps avant, m'imaginai déjà sur une terre de liberté, je me retrouvais enfermé dans une cellule. À ma grande surprise, quelques jours plus tard, mon maître Thomas est venu me chercher.

– J'aurais pu te laisser pourrir ici ou te vendre, me lança-t-il, hargneux, mais tu es jeune et vigoureux. Tu peux nous rapporter de l'argent, beaucoup d'argent. Ici, plus personne ne veut de toi. Je préfère te renvoyer à Baltimore chez mon frère : au moins, tu y apprendras un métier. J'espère que tu as compris la leçon. Si jamais tu tentes encore de t'enfuir, je te retrouverai, où que tu sois !

Mais je savais bien que plus rien ni personne ne pouvait désormais m'empêcher de me révolter contre ma condition d'esclave ni de chercher un moyen de m'enfuir. À 18 ans, j'avais atteint la taille, la force et la détermination qui m'animent encore aujourd'hui.



Je suis rentré à Baltimore, chez Hugh Auld, qui me loua au responsable d'un chantier naval. Je ne savais plus où donner de la tête: je devais obéir à 75 hommes à la fois.

– Fred, viens m'aider à soulever ce madrier* !

– Fred, va chercher un seau d'eau fraîche !

– Fred, tiens le bout de cette corde !

Petit à petit, j'ai appris le métier de charpentier. Chaque semaine, je devais donner mon salaire à mon maître, mais je pouvais garder pour moi tout ce qui je gagnais en plus. Alors, je me suis mis à travailler sans compter, à accepter tout ce que l'on me proposait afin de mettre un peu d'argent de côté. Je n'avais plus qu'une obsession :

* Poutre de bois très épaisse utilisée en construction.

vivre libre ou mourir, m'enfuir dès que possible.

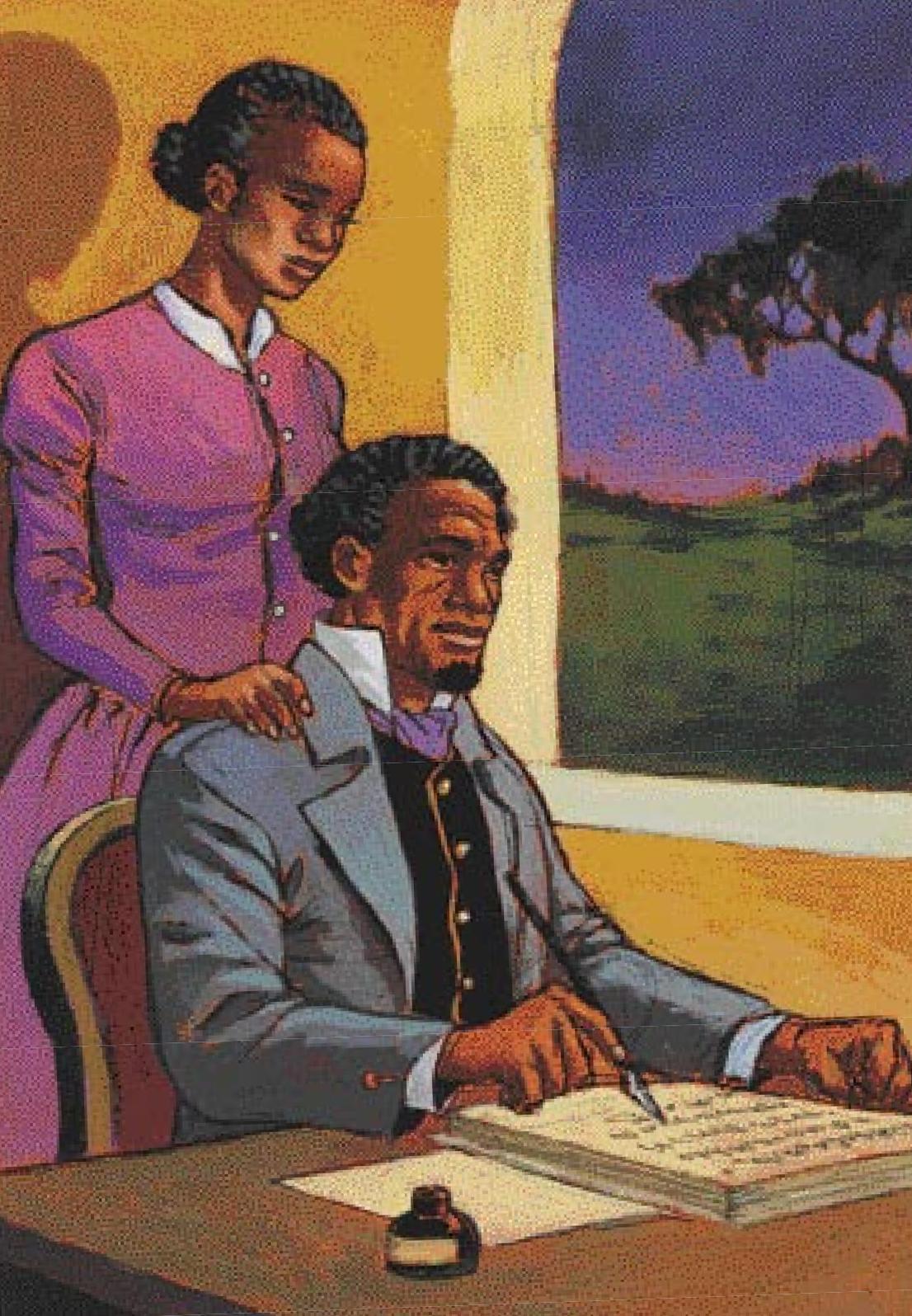
Deux années durant, cet espoir m'a fait vivre. J'ai connu la solitude de celui qui ne peut se confier à personne et doit se méfier de tous. J'ai appris la ruse, la patience, la dissimulation... Puis tout est allé très vite.

– C'est pour ce soir ! Rendez-vous chez moi à 21 heures. Tu t'appelles désormais Frederick Stanley*...

La femme qui me tend mes faux papiers s'appelle Anna. Elle est née esclave, comme moi, mais son maître lui a rendu sa liberté. Elle fait partie du « chemin de fer clandestin », un réseau de Noirs libres et de Blancs qui aident les esclaves à fuir vers le nord**.

* Frederick a changé plusieurs fois de nom avant de s'appeler Douglass.

** Dans les États du nord des États-Unis, l'esclavage n'existait pas.



Épilogue

Je ne peux ni ne veux tout raconter dans ce livre. Ni la route que j'ai empruntée, ni les lieux où j'ai été hébergé, ni les façons d'échapper à mes poursuivants. Je risquerais de mettre en difficulté ceux qui m'ont soutenu et trop renseigner les propriétaires d'esclaves sur les moyens de leur échapper. Que l'on sache seulement que sans l'aide d'amis très chers, qui m'ont encouragé, caché, aidé... – dont Anna, qui est devenue ma femme –, je n'aurais jamais gagné ma liberté. Voilà sept ans maintenant que je vis libre. Malgré tous ses efforts, mon maître Thomas Auld n'a jamais rattrapé ni Frederick Bailey, ni Frederick Stanley, ni Frederick Douglass. Je suis désormais un homme à part entière, mais mon combat ne fait que commencer : je dois maintenant lutter de toutes mes forces pour libérer tous les miens de leurs chaînes et obtenir l'abolition de l'esclavage.

FIN